

# François d'Assise : Relectures protestantes hier et aujourd'hui<sup>1</sup>

par **Éric de  
BONNECHOSE,**

*pasteur de  
l'Église Protestante  
Unie de France,  
Mérignac,  
France*

## Introduction

François d'Assise est à la mode. Le pape actuel y est évidemment pour beaucoup en choisissant, pour la première fois dans la longue lignée des papes, de porter le nom du saint d'Assise. En exprimant dans sa façon d'être une simplicité, une joie, une proximité avec les gens humbles qui rappellent l'esprit du François du XIII<sup>e</sup> siècle. Et en introduisant sa récente encyclique consacrée au sujet de l'écologie par ces mots du célèbre cantique des créatures de François d'Assise : *Laudato si, o mi Signore* – « Loué sois-tu, ô mon Seigneur ». Quelques années avant lui d'ailleurs, c'est déjà Jean-Paul II qui avait souhaité mettre en avant le rapport singulier de François d'Assise avec le monde, en faisant de lui le saint patron de l'écologie.

Si les questions de violence religieuse vous préoccupent plus que celles de l'écologie, alors vous trouverez parmi les références possibles du dialogue interreligieux les rencontres que Jean-Paul II organisa... précisément à Assise. Des représentants de tous les grands courants religieux du monde, dans leurs vêtements bigarrés, réunis dans la petite cité italienne où naquit et mourut saint François. Pourquoi ce lieu ? Parce qu'il y a 800 ans, à l'été 1219, François d'Assise était à Damiette, un port important situé dans le delta du Nil, où les Croisés assiégeaient les troupes du sultan Âl-Malik al-Kâmil, neveu de Saladin. Et François, sans arme et accompagné d'un seul de ses frères, au risque de sa vie, franchissait les lignes ennemies pour venir s'entretenir avec le sultan. Fait extraordinaire dans ce contexte ultra-

---

<sup>1</sup> Conférence donnée le dimanche 25 août 2019 au rassemblement protestant de la Pierre Plantée (Tarn).

violent des croisades, il ressortait de cette rencontre avec la tête sur les épaules, et dans les bras quelques cadeaux donnés par le sultan à titre d'hommage.

Et si la référence à l'Église catholique et à ses papes vous semble trop partielle, voire partielle, alors tournez-vous vers Albert Jacquart, célèbre savant et non-croyant, militant pour la cause des sans-abris, qui en 1996 écrivait un livre intitulé : *Le souci des pauvres, l'héritage de François d'Assise*. Dans l'introduction, il parle de François comme du « compagnon de mes explosions intérieures », un « ami irremplaçable ». Citant François d'Assise comme l'une des grandes figures de l'humanité, au même titre qu'Akhénaton et Jésus, Albert Jacquart pose la question : « Que dit François d'Assise à une humanité qui va à la catastrophe ? » Et il conclut par ce qui ressemble fort à une prière : « Ce livre n'est que le témoignage d'un homme angoissé... François, aide-nous à devenir des hommes ! »

Écologie, relations entre religions, pauvreté... Il y a déjà huit siècles, à l'époque où l'on construisait Notre-Dame de Paris, il semble que François d'Assise ait touché à tout ce qui nous préoccupe aujourd'hui. Il est en tout cas devenu, selon l'expression de l'historien André Vauchez, « un mythe pluriel pour notre temps »<sup>2</sup>. Aurait-il quelque chose à dire aussi aux protestants ? C'est la question que je voudrais ébaucher ici en trois temps : 1) une rapide histoire de la réception de François d'Assise par le protestantisme, 2) un éclairage sur trois relectures singulières de François d'Assise au début du XX<sup>e</sup> siècle dans le protestantisme français, et 3) quelques réflexions plus personnelles nourries par les défis de notre Église aujourd'hui.

## 1. Relectures protestantes au fil de l'histoire<sup>3</sup>

### a) La Réforme : sympathies premières

Quand éclate la Réforme protestante au XVI<sup>e</sup> siècle, François d'Assise est une figure installée depuis près de 300 ans dans le catalogue des saints de l'Église d'Occident.

– On connaît à cette époque quelques récits légendaires de sa vie, rédigés pour soutenir le culte du saint ou encourager la piété des

---

<sup>2</sup> André Vauchez, *François d'Assise*, Paris : Fayard, 2009, p. 355.

<sup>3</sup> Je m'inspire ici principalement de Klaus Reblin, *Freund und Feind. Franziskus von Assisi im Spiegel der protestantischen Theologiegeschichte*, Göttingen : Vandenhoeck und Ruprecht, 1998, 328 p. Cet ouvrage est une version grand public de la thèse de doctorat de l'auteur.

fidèles. Ainsi *La Légende dorée*, de Jacques de Voragine, écrite au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

– On a de lui des représentations dans les églises : son personnage a donné lieu à des scènes très visuelles, où l'on trouve souvent la représentation des stigmates : ces plaies aux mains, aux pieds et au côté que les proches compagnons de François disent avoir découvert sur son corps en le déshabillant après son décès.

– On a surtout le témoignage vivant de l'ordre des « frères mineurs », ordre franciscain très développé qu'en France on appelle alors : les cordeliers.

Pour Luther, saint François fait partie des pères de la foi chrétienne, comme saint Antoine, saint Augustin, saint Bernard, saint Dominique... Au moment où il entre au couvent contre l'avis de son père, le jeune Luther a même une sympathie particulière pour ce saint, qui n'a pas hésité à rompre radicalement avec son propre père dans une scène mémorable où il se dépouille de ses vêtements pour les lui rendre, avant de se confier à l'évêque d'Assise.

Luther est également sensible au désir de François de vivre le plus conformément possible à l'Évangile, et d'avoir souhaité partager ce désir avec des hommes et des femmes, des laïcs et des clercs sans distinction. De son côté, son disciple Philip Melanchthon souligne la dynamique luthérienne présente chez François d'Assise, dans une conscience profonde de son péché et l'accueil de la grâce de Dieu. Voici le récit que donne de cet événement Thomas de Celano, le tout premier biographe de saint François, en 1228. On percevra les proximités et les différences avec l'expérience de Luther :

« Un jour, confondu par la miséricorde du Seigneur qui répandait sur lui ses grâces, il souhaita connaître ce qu'il adviendrait de lui-même et des siens. Il se retira donc, comme il le faisait souvent, en un lieu favorable à la prière, se plongea longuement, avec crainte et terreur, dans la contemplation du Maître de la terre entière et, revoyant dans l'amertume de son âme, ses mauvaises années, il répétait : 'Mon Dieu, aie pitié de moi qui suis un pécheur !' Et peu à peu une indicible joie et une grande suavité filtrèrent au plus intime de son âme ; le ravissement commença, et disparurent alors les angoisses et ténèbres qui s'étaient comme épaissies dans son âme à la pensée troublante de ses anciens péchés ; avec la certitude du pardon complet, l'assurance lui fut donnée qu'il pouvait se reposer sur la grâce. »<sup>5</sup>

---

<sup>4</sup> À la date du 4 octobre, fête de saint François, une dizaine de pages sont consacrées au saint d'Assise.

<sup>5</sup> Thomas de Celano, *Vita prima*, 1228, chap. 11, § 26.

## b) La Réforme : rejet des franciscains et de François

Mais rapidement, Luther prend des distances critiques. D'abord par rapport à la recherche d'une pauvreté radicale, qui ne lui semble pas fidèle à ce que vivait Jésus : les disciples avaient une bourse, puisqu'on dit que Judas s'en occupait... Au fond, dit Luther, la vraie pauvreté est intérieure, et il faut bien accepter une responsabilité humaine de l'argent.

La principale critique de Luther porte sur la Règle de saint François, et son projet de vivre « selon le Saint Évangile ». C'est en effet une revendication explicite de François, dans son Testament (1226) :

« Après que le Seigneur m'eut donné des frères, personne ne me montra ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon le Saint Évangile. Alors je fis rédiger un texte en peu de mots bien simples – *probablement un recueil de versets bibliques choisis* – et le seigneur pape me l'approuva. »

On est alors aux environs de 1209. Cette rencontre ne laisse pas de trace écrite dans les archives de la papauté. On sait que, du côté du pape, les choses n'ont pas été si simples, et qu'il faudra en venir à une Règle plus structurée d'abord en 1221, puis en 1223 pour être tout à fait conforme aux attentes de Rome. Mais même dans la dernière Règle, qui est encore celle qui régit aujourd'hui les ordres franciscains, l'introduction suivante subsiste :

« La Règle de vie des Frères mineurs consiste à observer le Saint Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ... »

Pour Luther, ce projet d'observer le Saint Évangile est en soi la vocation de tout chrétien. Or on ne peut pas donner l'impression que seuls certains y sont appelés, car ce serait obscurcir le sacrement du baptême. Et c'est avec le même raisonnement et la même indignation que Luther s'en prend dès 1520 aux vœux monastiques en général. À ses yeux, c'est l'existence même d'une congrégation religieuse, basée sur des vœux et sur une règle, qui est condamnable.

Ce positionnement radical de Luther cristallise évidemment une très virulente opposition des franciscains, qui s'associent très tôt à la résistance romaine contre la Réforme. L'inflation verbale est fréquente. Luther finit par détester les franciscains plus que tout autre ordre : il dénonce chez eux un orgueil caché sous une apparence d'humilité, un goût des affaires sous une apparence de pauvreté, une trahi-

son de la grâce par la logique des œuvres, une paresse sous couvert de la mendicité...

Dans un climat devenu très conflictuel, la référence positive à François d'Assise n'est alors plus possible. Au mieux François a été naïf, au pire il a été faible ou incompetent pour laisser se développer une telle congrégation ! Le comble de ce débat intervient au sujet du *Livre des conformités*, un ouvrage du XIV<sup>e</sup> siècle redécouvert en 1510, dans lequel François d'Assise est appelé « divin François » et comparé à un second Christ. En 1542 Érasme Alber, un ancien étudiant de Luther, publie une violente polémique contre ce livre, sous le titre *L'Alcoran des cordeliers*<sup>6</sup>. François d'Assise y est qualifié d'Antéchrist. Luther signe la préface.

Difficile de faire plus radical ! Pendant la période de la Contre-Réforme, les héritiers de Luther multiplient pamphlets et satires, il est vrai plus contre les franciscains que contre François lui-même. Puis les querelles internes au protestantisme prennent le devant de la scène, et l'intérêt polémique pour François et les franciscains s'estompe.

### c) XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : indifférence, puis intérêt nouveau

Dans les siècles qui suivent la Réforme, le regard protestant sur François d'Assise continue à être fortement modelé par l'évolution des mouvements théologiques et spirituels.

Une embellie survient ponctuellement avec le mystique allemand Gerhard Tersteegen, héritier du piétisme. Il écrit au sujet de François de longues pages bienveillantes, soigneusement informées des sources anciennes connues à l'époque. Influencé par le réformé lorrain Pierre Poiret, il se sent proche de la piété et de la prière de saint François, et l'inscrit dans ses *Descriptions choisies de la vie d'âmes saintes*, un ouvrage paru en 1733. Certes à ses yeux l'institution catholique demeure souillée par l'erreur, mais certains de ses enfants ont réussi à échapper à sa pollution !

C'est en même temps l'époque des Lumières – et de l'*Aufklärung* en Allemagne. On y souligne l'importance de la raison, de la science, des vertus morales aussi. De ce côté-là du protestantisme, François d'Assise est guère prisé : jugé trop sensible, trop exalté, trop marqué par l'obscurantisme du Moyen Âge, pas assez instruit... Pierre Bayle, par exemple, reconnaît qu'il est un grand saint du catholicisme, largement incompris et trahi par l'Église catholique ; mais sa vie excessivement dépouillée, ses retraites dans des grottes et des

---

<sup>6</sup> Traduction en français, sous ce titre, en 1546.

forêts, ses pratiques ascétiques, et sa stigmatisation, lui paraissent incompréhensibles.

Il faut attendre le romantisme pour que le protestantisme retrouve un intérêt positif pour François d'Assise. Le Moyen Âge n'est alors plus taxé d'obscurantisme, mais devient un âge d'or. On redécouvre le sens poétique de François, son lien avec la nature, la valeur de ses rêves et de ses utopies, son enthousiasme créatif et sa proximité avec les gens du peuple.

C'est à ce moment-là que, dans l'histoire du protestantisme, on commence à comparer François d'Assise avec Pierre Valdo, l'initiateur du mouvement vaudois intégré plus tard dans le protestantisme. Certains auteurs proposent même de voir en François d'Assise l'un des précurseurs de la Réforme. Selon eux, ce n'est pas parce qu'il a été finalement récupéré par Rome qu'il ne faut pas être attentif à ses intuitions, présentes pour certaines d'entre elles chez les vaudois. Des intuitions qui s'épanouiront dans la Réforme protestante : la distance par rapport aux richesses de l'Église, le goût pour l'Évangile reçu et vécu, l'organisation novatrice de sa fraternité : les clercs ne sont pas placés plus haut que les laïcs, les responsables sont appelés « ministres »...

C'est dans ce sillage, et sous l'influence d'une génération féconde d'historiens protestants, que Jules Michelet, en 1833 dans son *Histoire de France*, risque cette affirmation audacieuse au sujet de François d'Assise : « Il s'écria, comme plus tard Luther : périsse la loi, vive la grâce ! »<sup>7</sup>.

## 2. Trois figures protestantes au début du XX<sup>e</sup> siècle

### a) Paul Sabatier (1858-1928) : retrouver François<sup>8</sup>

Dans cette traversée à grands pas de l'histoire protestante et de son regard sur François d'Assise, nous arrivons vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Depuis plusieurs décennies, le protestantisme s'est reconstruit en France et accueille un foisonnement de réveils spirituels, d'engagements sociaux, et de débats théologiques très vifs où s'affrontent les partisans d'un attachement fidèle aux formules anciennes de la foi

---

<sup>7</sup> Jules Michelet, *Histoire de France*. Les deux premiers volumes furent publiés en 1833.

<sup>8</sup> Voir notamment Jacques Dalarun, *La Malaventure de François d'Assise ; pour un usage historique des légendes franciscaines*, Paris : Les éditions franciscaines, 2002, pp. 22-33. Voir aussi André Vauchez (déjà cité), pp. 347-351.

protestante et les partisans d'une approche plus critique – dite libérale – nourrie notamment par les sciences humaines.

Paul Sabatier fait partie des seconds. Né en 1858 dans une famille cévenole protestante, il est pasteur de la paroisse française de Strasbourg, puis à Saint Cierge dans le Vivarais. De santé fragile, il se tourne vers des travaux de recherche en histoire. Il devient notamment l'élève d'Ernest Renan, le célèbre historien et philosophe qui avait fait scandale en publiant en 1865 une *Vie de Jésus* revisitée selon les canons de la critique historique. Renan lui-même se passionne pour François d'Assise, mais faute du temps disponible pour lui consacrer un travail de recherche historique de quelque ampleur, il confie cette tâche à Paul Sabatier.

Paul Sabatier publie en 1894 à compte d'auteur un ouvrage intitulé : *Vie de s. François d'Assise*. Par ses qualités littéraires, son style vigoureux et attachant, son approche nouvelle et décapante, la *Vie de s. François d'Assise* connaît un succès inattendu auprès du public. De 1894 jusqu'en 1931, il n'y aura pas moins de 43 éditions successives en français, et une vingtaine de traductions en langue étrangère – en russe par Tolstoï ! Les milieux intellectuels et bourgeois s'en délectent dans toute l'Europe, et saint François y devient une figure à la mode. Sabatier est même pressenti pour le prix Nobel de littérature ! Devenu professeur d'histoire à Strasbourg, il consacra désormais largement sa vie aux recherches sur la question franciscaine.

Mais l'ouvrage de Sabatier a aussi, et avant tout, un retentissement énorme dans le domaine des études franciscaines ; il déclenche une véritable révolution chez les franciscains et dans l'Église catholique (il est mis à l'index dès sa parution), mais aussi chez certains protestants fâchés de cette excursion hors du périmètre des figures patentées du protestantisme.

C'est un travail érudit, qui s'écarte des hagiographies pour revisiter les sources anciennes et leur appliquer les méthodes de la critique historique. Sabatier revalorise les propres écrits de saint François, alors peu connus ou négligés, et il effectue un patient travail d'analyse sur ce qu'on appelle les « légendes franciscaines », une dizaine de textes du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle relatant la vie de François d'Assise. Sabatier retrouve même dans les fonds de la Bibliothèque Mazarine une source ancienne depuis longtemps oubliée.

Parallèlement, il propose une interprétation personnelle du personnage de saint François. Paul Sabatier ne cache pas son admiration pour François d'Assise, en qui il voit non seulement un génie créatif et l'une des sources de la Renaissance, mais aussi un chrétien

exemplaire et contestataire, hélas trahi et finalement récupéré par l'Église de Rome. En quelque sorte, Sabatier voit en François d'Assise une âme libre, très proche de sa conception protestante libérale de l'Évangile. Sabatier est proche des milieux modernistes catholiques, et au-delà des vifs débats liés à son travail il demeure en dialogue constant avec les franciscains ; à sa mort, il lègue sa maison aux franciscains de Strasbourg.

Cette question du rapport de l'individu François à l'institution Église, et de l'interprétation des sources anciennes, devient pendant plus de 60 ans une question passionnée et suscite un renouvellement extraordinaire des recherches sur François d'Assise. L'interprétation de Sabatier est aujourd'hui en partie dépassée, mais il demeure que c'est sous l'impulsion d'un pasteur protestant que nous avons aujourd'hui une connaissance historiquement éprouvée de saint François.

### *b) Wilfred Monod (1867-1943) : s'inspirer de François*

Second témoin protestant d'un renouveau d'intérêt pour François d'Assise au début du XX<sup>e</sup> siècle : le pasteur Wilfred Monod. Né en 1867 il est un peu plus jeune que Sabatier, et embrasse lui aussi le ministère pastoral. Remarquable prédicateur et écrivain proluxe, il devient une figure centrale du protestantisme français et international, et joue un rôle important dans le développement du mouvement œcuménique, dans le mouvement du christianisme social, et dans la formation théologique des pasteurs – il est pendant de longues années professeur à la Faculté de Théologie de Paris.

Selon Laurent Gagnebin, qui a consacré sa thèse de doctorat aux prédications de Monod, « François d'Assise est une des figures de l'histoire de l'Église que Wilfred Monod cite le plus souvent »<sup>9</sup>. Deux publications de Wilfred Monod nous donnent un aperçu plus précis de son regard sur François. C'est d'abord le chapitre de 25 pages qu'il lui consacre dans son catéchisme de 1929, intitulé *La Nuée de témoins*<sup>10</sup>. De nombreuses figures bibliques et protestantes y donnent matière à nourrir la foi des jeunes catéchumènes, mais aussi plusieurs catholiques, parmi lesquels François d'Assise. L'autre source significative est le livre de mémoires que Monod publie en 1938 sous

---

<sup>9</sup> Laurent Gagnebin, *Christianisme spirituel et christianisme social*, Genève : Labor et Fides, 1987, p. 269.

<sup>10</sup> Wilfred Monod, *La Nuée de témoins*, vol. 1, Paris : Fischbacher, non daté (1929) ; chapitre VII : « François d'Assise ».

le titre *Après la journée*, où il relate notamment la création de la Fraternité spirituelle des Veilleurs<sup>11</sup>.

Comme les romantiques, Wilfred Monod est d'abord sensible à la poésie de François. En homme épris de poésie, il lui rend hommage avec sa propre verve lyrique. Le jeune François a une « imagination zigzagante », qui semble « courir après un vol de papillons bleus »<sup>12</sup>. Il exerce « une mystérieuse fascination », il émane de lui « un rayonnement, une grâce ». Quand son père le maltraite, Monod s'écrie : « Cet homme pratiquait la manière forte ; il croyait qu'on peut frapper un rayon de soleil »<sup>13</sup>.

Mais cet attrait pour la poésie de saint François a aussi des enjeux théologiques puisque, selon Monod, la poésie ne se résume pas à un genre littéraire, c'est l'essence même de la spiritualité, le moteur primordial de la vie chrétienne. Ainsi Monod écrit-il, avec une pique sévère contre les approches trop doctrinales : « Je bénis François. Qu'il guérisse le doctrinarisme protestant de ses hérésies inconscientes, liées à un littéralisme desséchant »<sup>14</sup> !

Le souci de la vie spirituelle et de la prière chez les jeunes pasteurs et chez ses paroissiens va conduire alors Wilfred Monod à fonder, avec son fils Théodore, une communauté de prière protestante. En 1923 naît ce qui s'appelle aujourd'hui la Fraternité spirituelle des Veilleurs, mais qu'à l'origine Monod baptise « Tiers-Ordre des Veilleurs ». Pourquoi Tiers-Ordre ? Parce que, formellement, Monod avait été sensible à la découverte du Tiers-Ordre franciscain, ces laïcs catholiques désirant vivre selon l'esprit de saint François.

Désormais, il y aurait chez les protestants français une organisation semblable à ce Tiers-Ordre franciscain, à laquelle Wilfred Monod donne pour mot d'ordre : « Joie, simplicité, miséricorde ». Un mot d'ordre inspiré par sa compréhension du message de François d'Assise, qu'il résume dans ces trois verbes à l'impératif : « Chantez ! Simplifiez ! Aimez ! ».

L'enjeu de ce mot d'ordre ne se limite pas à une communauté de prière, ou même à l'Église. C'est pour Monod un besoin urgent dans l'ensemble des sociétés occidentales. On sort à peine de la Première Guerre mondiale, et Monod écrit :

« Le sang des soldats tués par millions criait, jour et nuit, comme 'le sang d'Abel' ; il réclamait, il exigeait, un christianisme

---

<sup>11</sup> Wilfred Monod, *Après la journée*, Paris : Grasset, 1938.

<sup>12</sup> *La Nuée de témoins*, p. 171.

<sup>13</sup> *La Nuée de témoins*, p. 175.

<sup>14</sup> *Après la journée*, pp. 327-328.

chrétien. Place à la vie simple ! Honneur à la vie simplifiée ! En face des 'nouveaux riches' grouper les *nouveaux pauvres*. Comment, dès lors, ne point songer à l'entreprise pédagogique de François d'Assise, quand il s'efforça de réunir les âmes, une à une, dans quelque association à la fois laïque et religieuse, par le lien d'une invisible Règle ? Celle-ci laissait chaque 'volontaire' dans son milieu particulier, mais en lui assurant les bienfaits de la solidarité spirituelle au sein d'une collectivité d'hommes et de femmes engagée par les mêmes vœux. Saint François, après avoir fondé deux 'Ordres' religieux, l'un masculin, l'autre féminin, en organisa un troisième, formé de laïques : 'Tiers-Ordre' »<sup>15</sup>.

François d'Assise appelé à la rescousse de la piété protestante, et du salut moral des sociétés occidentales ! C'est l'apport original de Wilfred Monod, qui à sa façon reprend sur le plan pastoral ce que Sabatier avait initié sous l'angle historique, et dans un esprit assez proche. Au moment d'écrire ses mémoires, il ajoute encore : « L'exemple de saint François jette un appel extraordinaire à notre génération ; l'actualité de François est l'un des phénomènes de notre époque »<sup>16</sup>.

### *c) Albert Schweitzer (1875-1965) : prolonger François*

Complétons ce duo de pasteurs par un troisième, un peu plus jeune mais ô combien plus célèbre – il obtint, lui, un prix Nobel ! – Albert Schweitzer. Le Docteur de Lambaréné, qui est aussi le pasteur, le théologien, le philosophe et le musicien que l'on sait, partage avec Wilfred Monod, et depuis son enfance, une sensibilité extrême à la souffrance animale. Monod n'avait pas manqué d'y trouver, évidemment, un point de contact avec François d'Assise, dont on connaît la proximité fraternelle avec le règne animal, et plus généralement avec tout le vivant créé.

Schweitzer emprunte une voie similaire ; il l'élargit même, et elle devient pour lui le cœur de sa philosophie éthique, qu'il résume par l'expression « respect de la vie ». Dans son autobiographie, il situe en 1915 l'irruption intérieure de cette expression, comme une sorte de révélation<sup>17</sup>. On est en pleine guerre. Comment parler désor-

---

<sup>15</sup> *Après la journée*, p. 324.

<sup>16</sup> *Après la journée*, p. 327.

<sup>17</sup> Albert Schweitzer, *Ma vie et ma pensée*, Gunsbach : éditions AISL, 2006, p. 96 (première édition en allemand en 1931).

mais de l'amour du prochain, d'une façon universelle et accessible à tous ? La réponse de Schweitzer est dans la solidarité avec toute vie.

C'est ici principalement que se noue le contact de Schweitzer avec François d'Assise. Dans une lettre de 1950, il écrit :

« J'ai été très impressionné par la personnalité de saint François d'Assise et je me suis intéressé de près à l'histoire de l'ordre monastique qu'il avait fondé. Il fut un levain dans l'histoire de la piété chrétienne. Et lorsque je parvins à formuler l'idée du respect de la vie, comme principe de l'éthique, il m'avait semblé que je rejoignais ainsi, sur un plan philosophique et religieux, la pensée de saint François. Je lui donnais une forme nouvelle. »<sup>18</sup>

Et encore, quelques années plus tard :

« Je reçois tant de lettres de la part de gens pour qui l'éthique du respect pour la vie a du sens. Je n'arrive pas à me rendre compte que c'est à moi qu'il a été donné de franchir ce pas. Saint François d'Assise avait déjà cheminé dans cette direction, mais en s'exprimant d'une manière poétique. On a apprécié son message comme étant une magnifique poésie, qui avait sa place dans l'histoire de la culture. À moi a été réservée la tâche de dire cela avec des mots ordinaires et de le présenter comme une exigence de la pensée. Mais pourquoi moi ? »<sup>19</sup>

Schweitzer ne s'est pas contenté de penser ; il a mis sa foi en actes. Son itinéraire de vie va de l'Alsace à l'Afrique. Son parcours va de la science à la mystique, et aboutit dans un engagement éthique : « C'est en œuvrant pour Jésus que nous le trouverons », écrit-il<sup>20</sup>. C'est aussi de cette façon-là, me semble-t-il, qu'il rejoint le saint d'Assise, lui qui ne cessait de dire à ses frères qu'il fallait prêcher avant tout par ses actes. La cohérence entre une pensée et un agir, entre une parole et un être, qui fait jaillir les mots suivants du cœur de l'écrivain Nikos Kazantzakis – après une rencontre inoubliable avec Schweitzer :

« Une petite fourmi marchait sur le revers de sa veste ; il l'a prise avec une extrême tendresse et l'a déposée à terre, à l'écart,

---

<sup>18</sup> Lettre du 27 juillet 1950, à Mère Maria supérieure de la communauté des Sœurs franciscaines à Campello, Ombrie.

<sup>19</sup> Lettre du 10 décembre 1962, à Gerald Götting, Berlin.

<sup>20</sup> Albert Schweitzer, *Il ne suffit pas de croire*, Conférences et article rassemblés par Jean-Paul Sorg, éditions Ampelos, 2018.

pour qu'on ne l'écrase pas. Il n'a rien dit mais sur ses lèvres sont passées les tendres paroles de son aïeul d'Assise : 'Ma sœur la petite fourmi...' »

« Depuis ce jour-là j'ai été sûr que la vie de saint François n'était pas une légende ; sûr que l'homme pouvait encore faire descendre le miracle sur la terre. Je l'avais vu, touché de mes mains, j'avais parlé avec lui, nous avions ri et fait silence ensemble. Depuis je n'ai jamais pu distinguer dans mon cœur deux figures profondément envoûtantes, si séparées dans le temps éphémère, si unies dans le temps éternel, je veux dire dans le sein de Dieu. Ils se ressemblent comme deux frères : saint François d'Assise et Albert Schweitzer. »

### 3. Chemins pour aujourd'hui

#### a) *Un esprit d'itinérance*

Paul Sabatier, Wilfred Monod et Albert Schweitzer. Bien-sûr, ces trois figures n'expriment pas le tout de la pensée protestante sur François d'Assise au XX<sup>e</sup> siècle. Elles sont même plutôt singulières et atypiques. Mais leur conjonction à un moment donné de l'histoire, leur complémentarité et leur fécondité me semblent remarquables. Avec Paul Sabatier, retrouver François. Avec Wilfred Monod, s'inspirer de François. Avec Albert Schweitzer, prolonger François.

Il revient sans doute à des personnalités hors du commun d'ouvrir des chemins nouveaux, et sur ces chemins nouveaux d'y rencontrer cette personnalité hors du commun qu'a été François d'Assise. Nous pouvons cependant nous poser ensemble cette question : « Sur les chemins ordinaires de nos vies de chrétiens, dans ce temps particulier de la vie de notre monde, de notre société et de l'Église, pourrions-nous entendre encore de la part de François d'Assise quelque chose de pertinent, qui ne s'en tienne pas à ce que nous en ont dit les papes François et Jean-Paul II, le non-croyant Albert Jacquart, et les protestants Sabatier, Monod et Schweitzer ? »

Je voudrais, pour achever ce parcours, risquer une suggestion dans ce sens. Elle s'appuiera sur la mobilité choisie et assumée par François d'Assise. À son époque, un engagement religieux fort pouvait trouver deux voies de réalisation : soit l'entrée au monastère, et donc la fixation dans un lieu donné et dans une clôture, soit la croisade et son univers d'aventure et de violence. François choisit une troisième voie, qui n'est ni monastique, ni guerrière, mais qui est itinérante.

En cela il reprend et déploie une pratique marginale déjà connue par exemple chez les vaudois, peut-être aussi chez des ermites prédicateurs comme il en existait quelques-uns en Italie<sup>21</sup>. Mais surtout il désire vivre concrètement l'exemple même de Jésus, qui allait de village en village et envoyait de la même façon ses disciples deux par deux sur les chemins. Le récit d'envoi des disciples (Mt 10,5-12) est un des récits clés de la vocation de saint François ; l'ayant entendu lire un jour dans une église, il s'écria : « Voilà ce que je veux, voilà ce que je cherche, ce que, du plus profond de mon cœur, je brûle d'accomplir ! »<sup>22</sup>.

Dans une œuvre poétique probablement rédigée par un disciple de François d'Assise quelques années après sa mort, les compagnons de François cheminent avec « Dame Pauvreté ». Un soir, comme elle est fatiguée, ils l'amènent se reposer :

« C'est à même la terre nue qu'elle s'étendit. Elle réclama un coussin pour oreiller ; ils lui apportèrent immédiatement une pierre et la lui placèrent sous la tête. Et elle s'endormit d'un bref et paisible sommeil. À son lever elle demanda qu'on lui montrât le cloître. Ils la menèrent sur une colline et lui firent admirer un panorama splendide. – Madame, dirent-ils, voici notre cloître. »<sup>23</sup>

Cette itinérance implique plusieurs dimensions structurantes de la spiritualité de François d'Assise : la louange, le témoignage, la dépossession.

## b) Louange

*Laudato si, o mi Signore...* « Loué sois-tu, ô mon Seigneur ! » Le Cantique des créatures de François d'Assise n'est pas un poème composé pour une revue littéraire par une douce nuit d'été. C'est un chant qui monte de son cœur vers la fin de sa vie, dans un temps rendu douloureux à la fois par la maladie et par les orientations que prennent, malgré lui, les responsables des Frères mineurs, en lien avec la papauté. Même quand tout va mal, surtout quand tout va mal, il demeure une louange, une reconnaissance et une fraternité fondamentales, qu'il est bon de chanter. Et cette louange se chante devant le soleil et la lune, devant l'eau et devant le feu, mais aussi devant la maladie,

---

<sup>21</sup> André Vauchez, p. 81.

<sup>22</sup> Thomas de Celano, *Vita prima*, chap. 9, § 22.

<sup>23</sup> *Sacrum Commercium*, § 63.

devant les conflits, devant la mort même, tout ceci composant la vaste et complexe réalité du monde et de la vie.

François et ses frères furent aimés de leurs contemporains pour ces chants de louange très simples qu'ils composaient et chantaient pour eux, comme des « jongleurs de Dieu » – selon une expression attribuée à saint François. « Qui sont en effet les serviteurs de Dieu, sinon des jongleurs qui cherchent à émouvoir le cœur des hommes pour les acheminer jusqu'aux joies de l'esprit ? »<sup>24</sup>. Des chants qui révèlent quelque chose non seulement de la foi, d'une relation à Dieu placée sous le mode de la reconnaissance et de la gratitude, mais aussi d'un rapport au monde. Ce qui domine, ce n'est pas la plainte mais la louange, et ceci est un véritable choix, une orientation du cœur.

Ainsi le monde n'est pas d'abord un objet de plainte, ce monde hélas détraqué de tous côtés. Mais c'est un monde où le Créateur mystérieusement se donne à connaître. L'autre n'est pas d'abord ce lépreux repoussant, mais c'est un être qui appelle à prendre soin de lui, et en qui mystérieusement le Christ révèle son visage. L'Église n'est pas d'abord cette institution lourde, riche, autoritaire, violente, corrompue, qu'il faudrait dénoncer comme Luther le fera trois siècles plus tard, mais c'est un corps dans lequel encore l'Évangile est lu et les sacrements sont célébrés, et au sein duquel l'Esprit peut souffler des initiatives nouvelles.

En ce sens François d'Assise n'est pas un réformateur, ni même un précurseur de la Réforme, en ce qu'il refuse d'entrer avec l'Église dans un conflit frontal de théologie et de pouvoir. Mais c'est un créateur d'espérance. Il n'arrache pas l'ivraie, mais il s'efforce de semer du bon grain en pariant sur sa germination et sur sa croissance.

Notre cloître, le lieu de notre vie et de notre louange, c'est le monde. Pourrions-nous dire aussi : notre temple, c'est le monde ? Le monde que nous connaissons aujourd'hui serait-il encore pour nous le lieu de notre louange, de notre liturgie, de notre culte ? Le lieu de notre prédication aussi ?

### *c) Témoignage*

Car pour François d'Assise, c'est dans le monde et sur les chemins que se vit la prédication. Son itinérance porte sa prédication vers tous ceux qui ne rentrent pas dans les églises, ou seulement à certaines occasions. Vers tous ceux qui sont affairés à leur vie et à leurs tâches. L'itinérance fait résonner à nouveaux frais cette parole

de Jésus, quand il quitte les bords du Jourdain pour aller arpenter villes et villages : « le Royaume de Dieu s'est approché de vous ».

En peu de mots François et ses frères prêchaient la pénitence et le pardon, de la même façon que Jésus proclamait en Galilée : « Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle ». Cette parole n'était pas toujours bien reçue, surtout dans les commencements quand on les prenait pour des gueux, des simples ou des hérétiques. Mais elle était accompagnée de bienveillance, de paix, de joie. Et surtout, la prédication s'accompagnait d'une façon d'être avec les autres et d'une façon de vivre ensemble qui touchaient les gens. Soigner les lépreux, c'était rencontrer le Christ, mais c'était aussi vivre la prédication par l'exemple.

« Allons à travers le monde, et, par nos exemples plus encore que par nos propos, exhortons les hommes à faire pénitence de leurs péchés et à garder le souvenir des commandements divins. »<sup>25</sup>

Il ne s'agit pas pour nous de devenir des petits Témoins de Jéhovah, allant deux par deux mettre le pied dans la porte des gens jusqu'à ce qu'excédés ils parviennent à nous repousser... Ni de monter sur des estrades prêcher un Dieu puissant et victorieux, ni de menacer de l'enfer ceux qui ne voudraient pas s'agenouiller devant lui. Mais il s'agit tout de même d'aller vers les autres, au nom de l'Évangile. Rencontrer, partager quelque chose.

À l'époque de saint François, l'Europe était couverte de monastères riches et puissants, propriétaires de gigantesques domaines, et faisant l'aumône à des quantités de pauvres. Ce n'était pas une bonne nouvelle. La bonne nouvelle de François consistait alors à venir, humble et pauvre, rencontrer au nom de Dieu les humbles et les pauvres.

Il subsiste une profonde bonne nouvelle à aller visiter ceux qui se sentent loin, qui se sentent à l'écart du chemin, et à leur dire : « Ta vie a du prix ». Notre société ne manque pas hélas de situations de ce genre. Si le monde est notre temple, alors les réfugiés en font partie, et les gilets jaunes, et les personnes âgées isolées, et tous ceux qui vous viennent spontanément à l'esprit au moment où je vous parle.

#### *d) Dépossession*

Ceci est évidemment difficile. Vivre l'itinérance, non seulement pour remercier Dieu pour la belle journée que la nature nous

<sup>25</sup> *Légende des Trois Compagnons*, chap. 10, § 36.

permet de ressentir, mais aussi pour tous ces frères et sœurs inattendus et douloureux qu'il met sur notre route, c'est difficile. Cela demande un dépouillement, un dégagement de notre temps et de nos priorités, un allègement de nos autres contraintes et de nos autres projets. Enlever ses sandales pour que la rencontre soit possible, comme nous le suggère le récit de Moïse au buisson ardent.

Chez François d'Assise, la pauvreté a une dimension ascétique, mystique et érotique, qui sans doute nous demeure étrangère. Traiter durement son corps pour vivre une démarche de pénitence, n'avoir rien pour ressembler à celui qui n'avait pas même une pierre où poser sa tête, courtoiser la pauvreté comme auraient fait les chevaliers avec leur Dame... cela ne fait plus sens pour nous. Mais chez François, la pauvreté a aussi une double dimension politique et sociale, qui peut encore nous inspirer. La pauvreté conteste l'accumulation et le pouvoir des marchands. La pauvreté allège et permet la rencontre fraternelle avec l'autre. Un jour l'évêque d'Assise exprime à François que sa vie lui semblait bien austère. Ce à quoi il répond : « Monseigneur, si nous avions des biens, il nous faudrait des armes pour nous défendre »<sup>26</sup>.

Voici un autre épisode tout aussi explicite. François est assis près du feu et se chauffe, quand un frère novice vient le relancer pour demander un psautier. François lui répond : « Et quand tu auras un psautier, tu voudras un bréviaire ; et quand tu auras un bréviaire tu t'installeras dans une chaire comme un grand prélat et tu commanderas à ton frère : apporte-moi mon bréviaire ! ». Après quoi, nous dit le récit, tout emporté par la passion, François prend de la cendre au foyer, la répand sur sa tête, et il s'en frictionne en répétant : « Le voilà, le bréviaire ! ». Et le frère en reste tout ébahi et honteux...<sup>27</sup>

« Pauvrette Église », disait Calvin en pensant aux tribulations des communautés chrétiennes. Ce n'est pas seulement une expression pour l'époque des cultes au Désert. Mais ce terme même de « pauvrette », cet amoindrissement de l'adjectif « pauvre », qui le renvoie à la fois à l'enfance, à la pitié et à l'affection, n'a-t-il pas des résonances avec le surnom donné trois siècles plus tôt à saint François : *Poverello*, le « petit pauvre » ?

Vivre cet adjectif non comme une désolation offerte à la grâce de Dieu, non comme un deuil de tout ce qu'au fond nous aurions aimé voir advenir d'une « richette Église », mais comme une chance, comme une vocation même : la chance d'être fragiles et allégés, pour

<sup>26</sup> *Légende des Trois Compagnons*, chap. 9, § 35.

<sup>27</sup> *Légende de Pérouse*, § 73.

vivre des rencontres avec ceux qui sont eux-mêmes fragiles, allégés par la vie, en recherche de sens, à la condition que nous ne nous accrochions pas aux vestiges de notre passé comme s'ils étaient les lueurs de notre salut.

## Conclusion : l'esprit de Noël

Louange, témoignage, dépossession. Fruits d'une démarche et d'un esprit d'itinérance. Évoquons pour finir deux figures bibliques familières de Noël : les bergers et les mages. Deux groupes qui se mettent en marche et vivent une itinérance pour rencontrer en Jésus la nouveauté du Dieu qui vient dans le monde. Deux groupes qui vivent une grande joie et une louange. Deux groupes qui en expriment un puissant témoignage, qui est parvenu jusqu'à nous.

L'esprit de François d'Assise est proche de l'esprit de Noël. Un jour, dans le village de Greccio, il veut comprendre plus concrètement, voir et sentir ce qu'a pu vivre l'enfant de Bethléem. Dans une grotte où il avait l'habitude de venir prier, des gens amènent du foin, un bœuf et un âne, et tous célèbrent Noël dans une grande émotion. C'est l'une des premières crèches vivantes, dont la tradition se répand rapidement jusqu'à trouver une trace aujourd'hui dans nos crèches de Noël.

Voir, sentir, toucher, se représenter les choses, éprouver par tous ses sens ce que peut signifier l'Incarnation, présence de Dieu au monde. Présence de Dieu auprès de chacun. Pas seulement pour les enfants qui contemplant la crèche, mais aussi pour tous les bergers et les mages de ce monde. Il y a, dans l'humilité de la crèche, une joie qui correspond aussi à une promesse formidable : celle d'un message qui se répand largement et joyeusement par toute la terre.

Bergers et mages en sont témoins, eux qui représentent les pauvres et les païens : en quelques décennies, la Bonne Nouvelle de Jésus, par qui le Royaume de Dieu s'est approché d'eux, se répand dans tout le Bassin méditerranéen. Et il semble bien que la raison du succès du christianisme tienne dans cette joie et dans cette accessibilité à tous, pauvres et païens.

C'est quelque chose de cette source que François capte et partage, en ce début du XIII<sup>e</sup> siècle. Et en peu de temps, les quelques frères rassemblés autour de lui deviennent des milliers. De quelques unités en 1209, ils sont déjà plus de 3000 dix ans plus tard en 1219. François n'a pas voulu cela, il n'a pas eu une politique de croissance, ni un projet d'implantation de fraternités. Cette croissance lui a d'ailleurs causé de très nombreux problèmes. Mais en creusant son

chemin particulier, il a trouvé une source qui ressemble à celle de Noël, et elle a jailli puissamment dans son époque. « Un réveil de l'Évangile à l'occasion d'une mutation du monde », d'après la belle expression de Bruno Chenu<sup>28</sup>.

Cette promesse n'est-elle pas pour nous aussi, aujourd'hui, dans ce temps de mutation du monde ?

